S.M. était accompagnée des princes Henri et Frédéric des Pays-Bas. La reine et les deux princes ses fils occupaient la tribune royale.

Après le départ du roi la séance a été levée. Les deux chambres commenceront demain leurs travaux. La seconde chambre devra s'occuper immédiatement de la formation de la triple liste des candidats pour la présidence.

ITALIE.

ROME.

Les dernières nouvelles de Rome sont à la conciliation. Selon le *Nazionale* de Florence, le Pape serait disposé à faire les concessions suivantes : système municipal sur des bases libérales ; une Consulte dont les membres seraient nommés en partie par les provinces, en partie par le Pape ayant voix consultative ; enfin un conseil d'État sur le modèle de celui de France.

Les mêmes nouvelles en substance sont données en même temps par les deux journaux anglais le *Times* et le *Globe*, qui confirment d'ailleurs ce qu'on a déjà annoncé des dispositions de l'Autriche à seconder les vues de la France.

Voici les articles de ces deux journaux :

On écrit de Paris, le 16 septembre au *Times* :

« J'apprends que d'après des nouvelles récemment arrivées de Rome, la question romaine serait en meilleure voie d'arrangement que jamais, après tant de résistances, si toutefois il est permis d'ajouter foi à ces nouvelles. J'ai pris immédiatement des informations auprès des personnes en position d'être bien informées, et l'on m'a répondu : il y a plus d'espoir en ce moment d'arranger d'une manière satisfaisante les affaires de Rome, qu'il n'y a longtemps. Les ambassadeurs autrichiens avait approuvé les propositions contenues dans la lettre du président en faveur de certaines concessions à faire aux Romains. Cette approbation n'a pas été donnée dans une forme officielle ; mais on en a dit assez pour montrer que les traitements des demandes contenues dans ces propositions, loin d'être l'objet d'aucune opposition de la part du gouvernement autrichien, ont au contraire obtenu son approbation. La prudence habituelle de ce gouvernement l'a empêché de faire une communication officielle à ce sujet, mais on a assuré que cette circonstance ne saurait diminuer l'importance de l'approbation donnée.

« Il est vrai que le langage de l'ambassadeur d'Autriche, à l'une des conférences tenues à Gaëte, ne s'accorde guère avec ce que je viens de dire. Mais il n'est pas invraisemblable que depuis le gouvernement autrichien ait vu des motifs suffisants pour agir comme il l'a fait. On espère donc qu'un arrangement aura lieu, parce qu'il n'est pas probable que la France et l'Autriche étant du même avis, le Pape puisse persister dans son refus de toute concession, ou continue à soutenir la commission des cardinaux dans ses mesures exaltionnaires. Les renseignements que je viens de vous donner sont puisés à une source digne de foi. »

On lit dans *le Globe* :

« Il a été reçu à Paris des dépêches annonçant que le cabinet autrichien a exprimé son approbation du principe des quatre points consignés dans la lettre du président de la République française au colonel Ney, comme bases sur lesquelles il comprend la restauration du pouvoir temporel du Pape, et qu'il a donné des instructions à son ambassadeur près la Cour papale pour communiquer à S. S. le fait que le gouvernement autrichien, dans l'intérêt de la tranquillité publique en Italie, désire vivement adopter la politique proposée par le gouvernement français, avec des modifications seulement pour exiger les circonstances. Nous apprenons que le gouvernement français met une confiance implicite dans la sincérité des déclarations du cabinet autrichien, 1° parce qu'il croit les hommes d'états de ce cabinet, représentant le parti libéral autrichien, incapables de déception sur une grave question, et 2° parce qu'il est réellement de l'intérêt de l'Autriche d'arriver à une solution qui prévienne de nouvelles commotions en Italie contre la reaction, forçant l'Autriche d'augmenter son armée dans ce pays au moment même où son Trésor est épuisé par ses luttes récentes.

« Les nouvelles instructions envoyées à Rome par le cabinet français sont basées sur les points traités dans la lettre du président de la République, mais on nous assure que les représentants de la France à Rome et à Naples ont ordre de procéder avec conciliation, et de ne demander que les concessions que le Pape peut faire honorablement et sans mettre en danger son autorité temporelle. Comme tout ce que demande le président de la République est parfaitement compatible avec l'honneur et la sécurité du Pape, et comme l'Autriche adopte le principe de ses demandes, le cabinet français espère qu'une diplomatie habile et conciliante atteindra le but désiré. »

La Patrie publie la correspondance suivante de Rome :

« Quoi qu'en aient pu dire des journaux italiens intéressés à dissimuler la vérité, quand cette vérité est contraire à la politique qu'ils défendent, la lettre du président a eu un excellent résultat : elle a dessiné d'une façon nette, positive, la ligne de conduite qu'entend suivre la France. Ceci est excellent. On supposait au cabinet je ne sais quelle politique hésitante, incertaine ; le doute aujourd'hui n'est plus permis ; les conférences de Gaëte ont leur *programme*, et c'est dans les limites de ce programme que se renferment les discussions.

« Vous savez que je dis toujours la vérité. Aussi ne vous cacherai-je pas que, dans le parti prêtre (je parle de ce parti ami de la religion et de la liberté auquel je tiens à honneur d'appartenir), la première impression produite par cette lettre si catégorique, si verte, n'a pas été favorable. Vous allez tout de suite comprendre pourquoi. La lettre n'a pas été tout d'abord officielle. Quelques-uns l'ont connue et en ont parlé en termes alarmants ; d'autres, qui ne la connaissaient pas, en ont parlé d'une façon tout-à-fait menaçante : « C'est la guerre déclarée à la religion, disaient-ils, c'est la réhabilitation de la république mazzinienne ! » Encouragés par ces fâcheuses rumeurs, les amis du désordre se sont hâtés de saisir l'occasion qui leur était offerte de faire un peu de tapage.

« La France vient à nous ! se sont-ils écriés. Elle se ligue avec nous contre l'obscurantisme et la prêtraille... Gloire à la France ! » Aussitôt des réunions d'anciens clubistes se sont reformées, des manifestations ont été promises, nous nous sommes vus inondés de pamphlets, d'affiches lithographiées, d'écrits envoyés à domicile, dans lesquels on insultait le saint-père, le clergé et le *cardinal* Oudinot. Le résultat de ce tumulte a été de jeter un peu de trouble dans les esprits. On s'est demandé, avec terreur, s'il était vrai que la France allait entrer dans la voie des démagogues, si l'armée française allait autoriser l'oppression des honnêtes gens.

« Cette inquiétude n'a pas duré. Quand on a vu que le général Rostolan (on peut plaindre, à ce qu'on a prétendu, de ce qu'il appelait une irrégularité) était disposé à mettre à la raison les tapageurs et les braillards ; quand on a vu qu'il défendait les manifestations, qu'il prenait des mesures pour empêcher l'impression des mauvais écrits, qu'il faisait saisir les presses clandestines, qu'il ordonnait l'expulsion d'un Napolitain bien connu pour son amour du tumulte, on s'est rassuré, et on a regardé les choses avec calme et impartialité. La fameuse lettre a été lue, relue et commentée. Alors on a reconnu qu'elle n'était pas autre chose que la reproduction du mémorandum de 1831. On a reconnu qu'elle demandait tout ce qui, d'après les personnes le mieux informées, n'a pas cessé un seul instant d'être dans les vœux de notre saint-père.

« On a comprisaussi qu'il n'y avait dans cette lettre ni menaces ni rigueurs, mais un certain sentiment donné à qui de droit, pour rappeler que la France n'est pas venue à Rome arborer le drapeau tricolore afin qu'à l'ombre de ce drapeau de la civilisation on restaurât tous les abus du passé. Ceci une fois bien compris, tous les honnêtes gens, tous les amis du progrès, tous ceux qui désirent sincèrement le bien du monde, ont été unis et prêts à soutenir de leur concours les efforts du général Rostolan.

« A ce propos, qu'il me soit permis de manifester ici un regret. On dit que le général est remplacé. Ce serait un malheur. Le général Rostolan, qui en peut rendre à la cause du progrès une sympathibilité un peu trop vive, est un homme excellent, qui a facilement conquis les sympathies de la population. Si ses rapports avec la commission sont devenus si mauvais, la faute en est aux cardinaux, qui, à mon sens, se sont complètement méprisés sur la portée de leur mission. Au reste, je peux vous assurer que la commission des cardinaux est tout divisée depuis quelques jours. Deux d'entre eux voudraient quitter Rome en protestant, un seul serait d'avis d'engager la lutte, afin d'avoir occasion de crier au martyre.

« Dans la position où se trouve, position fort difficile pour le chef de l'armée française, qui, bien résolu à montrer de la fermeté contre les empiétemens du clergé, ne veut cependant pas pactiser avec les démocrates. Mais j'ai confiance dans la droiture du général Rostolan ; il s'en tirera.

« Les rapports entre l'ambassade napolitaine sont toujours dominés, (je me sers à dessein de cette expression atténuante). Le général espagnol refuse à ses officiers la permission de visiter Rome. Aucun ne peut venir dans la ville.

« Soyons juste pour tout le monde et disons qu', depuis le commencement de l'à-propos, les troupes napolitaines sont dans une fausse position. Le général Cordova le sent bien, et il aspire, ainsi que les autres chefs de l'expédition, à quitter le pays. Déjà il a deux fois envoyé sa démission. Elle a été refusée. La reine d'Espagne vient de lui écrire de sa propre main pour l'engager à prendre patience. Il paraît que, malgré lui, On avait dit qu'il était envoyé en mission à Trieste, où il devait se trouver lors de l'arrivée de l'empereur d'Autriche. Le fait est controuvé. Il en est de même du bruit qu'avaient répandu certains journaux anti-français d'un voyage que le saint-père ferait à Trieste pour s'y rencontrer avec l'empereur.

« Tout ce qui ressemble à une démonstration contre la France, ces journaux l'accueillent. Que de récits n'ont-ils pas faits à propos de la manière dont le pape est censé avoir écouté la lecture de la lettre du président ! Que de discours n'ont-ils pas prêtés à S. S. ! Mais je ne crains pas de vous le dire : Mensonge que tout cela !

« L'entourage du saint-père a été violemment froissé par la lettre, cela est vrai ; mais il ne pouvait pas en être de même de Pie IX, qui retrouvait là ses propres idées.

« Croyez-moi, les choses s'arrangeront, et peut-être plus vite qu'on ne pense. Déjà on commence à dire, à Gaëte, que les difficultés de la situation ne sont pas insolubles. Trois moyens ont même été indiqués dans les conférences les plus récentes. Je vais vous les produire.

« Le premier moyen qui convient le plus au sacré-collège, consisterait en un congrès qui aurait lieu à Bologne. Toutes les puissances y seraient représentées, et l'on y discuterait les questions en présence du saint-père.

« Les auteurs de ce projet (est-il besoin de les nommer ?) pensent que, dans ce cas, les cardinaux ils auraient la majorité. D'ailleurs, ajoutent-ils, « ce serait une manière de gagner du temps et d'*user la révolution*. » (Textuel.)

M. de Rayneval s'est vivement opposé à ce projet, j'ai tout lieu de croire qu'on y renoncera.

« Le deuxième moyen que proposent les conseillers du saint-père, ce serait de s'en rapporter à l'arbitrage de l'Autriche.

« Celui-ci serait moins dangereux que le premier, car depuis quelques mois l'Autriche se montre moins ennemie du parti libéral qu'autrefois, et, dans plus d'une circonstance, elle a soutenu les efforts de vos ambassadeurs. Cependant on ne peut pas se dissimuler que l'adoption de ce moyen serait un quasi-échec pour la France. Jusqu'à ce jour, c'est elle qui, dans la question romaine, a tenu le premier rang. Si elle accepte l'arbitrage de l'Autriche, on ne manquerait pas de dire qu'elle descend.

Le troisième moyen, celui que le parti libéral romain voudrait voir réussir, ce serait une *entente cordiale* (l'expression est consacrée) avec la France. Certains cardinaux déclarairent bien haut, il y a quelques jours, que c'était chose impossible. Mais, soit que la réflexion les ait éclairés, soit que l'attitude réservée des puissances sur lesquelles on croyait pouvoir compter le plus leur ait donné à penser, ils parlent aujourd'hui d'une façon beaucoup moins nette. Je crois même pouvoir vous affirmer que M. de Rayneval désespère moins que jamais d'arriverà un résultat, et cela, *en prenant pour point de départ la lettre du président de votre république*.

« Je suis bien renseigné, monsieur, et quoique peu d'accord avec les journaux dits religieux, je crois connaître que toutes les puissances sans en excepter une, sont impatientes de voir arriver l'affaire à une conclusion amiable. Je suis en mesure d'assurer que le roi de Naples lui-même se conduit dans cette circonstance comme un prince sage et habile, et qu'il donne d'excellens conseils à sa sainteté.

« Aussi, dès à présent, et par suite de ces conseils, le pape accepterait volontiers la consulte qui existait avant son départ de Rome. Il y aurait, bien entendu, quelques modifications dans les personnes ; mais, ainsi que l'indique son nom, ce ne serait qu'une consulte, c'est-à-dire que ses avis ne seraient que consultatifs, sans obligation pour le pape de s'y soumettre, s'il était d'un avis contraire. La question de répartition des impôts devrait être examinée par cette consulte, qui serait composée de séculiers. Il en serait de même de la majorité du ministère et de la plus grande partie des fonctionnaires élevés.

« Sur ce différens points, on est déjà d'accord. On l'est aussi sur la question de l'amnistie qui serait fort large. Les difficultés à vaincre portent sur la réorganisation de la magistrature et l'adoption d'un système général de nouvelles lois judiciaires, ce que votre président appelle enfin le Code Napoléon.

« Ici, je dois le dire, il y a de grands obstacles, mais non pas des obstacles insurmontables. En effet, vous savez que déjà les principales dispositions du Code Napoléon sont en vigueur dans presque toute l'Italie. Parmi ceux qui pas été admises, il est vrai, sans avoir subi d'importantes modifications, et il a fallu plusieurs années pour que cette organisation pût avoir lieu, mais, enfin, elles existent en partie. Ce qu'on demande aujourd'hui, c'est une addition à ce qui est, une amélioration, un progrès ! Le pape ne s'y refuse pas, mais il demande du temps.

« Enfin la dernière difficulté porte sur l'organisation de l'armée. Une commission composée mi-partie de Romains et de Français (ces derniers sont en majorité) s'occupe de cette organisation, examine les titres des officiers, et, jusqu'à ce jour, elle a maintenu presque tous les grades donnés par la république du temps.

« Sur ce point, le saint-père semble devoir résister. Il ne veut point admettre dans l'armée ou auprès de lui des hommes qui, suivant lui, n'attendraient que le départ de l'armée française pour se joindre aux révolutionnaires et le renverser de nouveau.

« Le saint-père demande à n'avoir point d'armée à lui. Il voudrait avoir un corps nombreux de carabiniers (gendarmes) choisis avec soin et deux régimens suisses. De plus, il voudrait qu'on lui laissât, seulement quelques années, 6 à 8000 hommes de troupes espagnoles.

« Dans cette combinaison, la France occuperait Civita-Vecchia.»

« Les choses en sont là. Vous voyez qu'on n'aura pas beaucoup de chemin à faire pour s'entendre.

« Je vous ai annoncé, il y a trois mois, que la Russie aiderait le saint-père de son argent. Les journaux confirment ce que je vous ai dit à cette époque. Je compléterai leurs renseignemens, et j'ajouterai que l'emprunt se fera à de très bonnes conditions pour le pape. Seulement il n'aura lieu qu'après que toutes les difficultés auront été aplanies.

« Jusqu'à présent, c'est la roi de Naples qui a pourvu, sur sa cassette particulière, et cela avec une très grande générosité, à toutes les dépenses du saint-père. »

AMÉRIQUE.

ÉTATS — UNIS.

(New-York, 8 septembre.)

En l'absence du Congrès, la politique est, aux Etats-Unis, dans un état de calme presque complet. Rien n'y attire l'attention que de très nombreuses, mais aussi très tardives manifestations en l'honneur de la République hongroise, et la mystérieuse histoire de cette expédition dont on a tant parlé pour laquelle il s'est fait dans toutes les grandes villes des Etats-Unis des enrôlemens nombreux, mais dont personne, pas même les soldats qui en font partie, ne connaît encore la destination. Ce qui est certain, c'est que les personnages les plus considérables des Etats du Sud sont mêlés à cette affaire, c'est que des fonds très considérables ont été fournis on ne sait pas encore par qui pour la faire réussir ; ce qui est probable, c'est qu'elle a été préparée en vue d'un soulèvement à la Havrne pour aider à une conspiration-tramée, bien que l'hypothèse semble paradoxale, entre les hommes les plus distingués des Etats à esclaves de l'Union américaine et les chefs de ce qu'on appelle à la Havane le parti libéral. Quoi qu'il en soit, le gouvernement du général Taylor a pris contre ces aventuriers des mesures sérieuses ou du moins qui semblent l'être. On ne verra sans doute pas renaître sous l'administration du héros de Buen-Vista la politique hypocrite et déloyale que l'on a pu reprocher au gouvernement des Etats-Unis dans l'affaire du Texas.

Remis d'une première indisposition, le général Taylor avait cru pouvoir continuer son voyage dans les Etats du Nord, mais il a été arrêté par une seconde attaque. A la date des dernières nouvelles, il était convalescent aux chûtes du Niagara, mais les médecins ne voulaient plus lui permettre d'aller plus loin, et lui ordonnaient de rentrer au plus vite à Washington. On croit cependant que malgré l'avis de la Faculté, le président prendra le plus long pour retourner au chef-lieu de l'Union, et fera une visite à New-York, où l'on fait de très grands préparatifs pour le recevoir.

Les nouvelles commerciales annoncent une stagnation complète dans les affaires. Le choléra, qui diminue cependant d'une manière très marquée, la mauvaise récolte de cette année, les inondations qui viennent de se renouveler dans la Louisiane, seraient, dit-on, les principales causes de cette langueur.

VARIÉTÉS.

HISTOIRE DU CHOLÉRA-MORBUS ÉPIDÉMIQUE A CONSTANTINOPLE EN 1848.

(Suite.) (1)

S'il est vrai que le but providentiel de la civilisation soit d'élever l'homme, par son intelligence, à la domination du globe, de lui faire acquérir une prépondérance de plus en plus grande sur le monde matériel et de le soustraire ainsi à l'action capricieuse et déprimante des élémens ; s'il est vrai que par la civilisation l'homme ait sans cesse modifier à son profit le monde ambiant et à perfectionner chaque jour sa propre nature, il faut convenir que les peuples que nous étudions en ce moment sont encore peu avancés dans cette échelle du perfectionnement. Tout ici présente la simplicité des temps primitifs. L'homme y vit encore par l'instinct plus que par l'intelligence. Si n'était la religion qui, seule, a puissance de modifier ses goûts et ses actes, on pourrait le comparer aux animaux dont l'existence se dilate ou se resserre, s'accélère ou se ralentit, s'anime ou s'éteint, selon les influences impérieuses de la nature brute. Semblable à l'hirondelle qui revient chaque printemps sous le même toit, à la cigogne qui chaque été construit son nid sur la même cheminée, à l'ours qui s'engourdit invariablement chaque hiver, semblable à l'oryon du Bosphore qui disparaît en été, forcé de suivre dans leurs pérégrinations les poissons dont il se nourrit, semblable encore à ces gros goélands que nous voyons tous les jours au lever et au coucher du soleil passer au dessus de Constantinople ; le matin, se dirigeant vers les côtes de Kilia et de Domourdéré où les attirent les abondantes déjections de la Mer-Noire ; le soir retournant au gîte paternel, dans les rochers de Boz-Bournou et de Kalolimni, faisant ainsi quarante lieues chaque jour plutôt que d'abandonner le nor natal, plutôt que de rapprocher leur domicile du lieu de leurs approvisionnemens journaliers, l'homme du peuple agissant instinctifs, le peuple de ces contrées est non moins machinal dans ses habitudes, non moins esclave des lois du monde physique. Au lieu de corriger les imperfections de son climat, de combattre les élémens nuisibles, de forcer le sol à lui donner des produits meilleurs, plus abondans et plus constans, au lieu de créer, de modifier, au moyen de l'énergie de sa volonté, la puissance de son génie, l'homme attend tout de la nature et se laisse nonchalemment entretenir par elle ; véritable lazzaroni, il vit au jour le jour, gai ou triste suivant qu'il est traité bien ou mal. Aussi l'existence du peuple dans ces pays est-elle essentiellement physique. Chaque saison, chaque jour détermine invariablement ses jouissances comme ses maladies. L'hiver, il grelotte dans des maisons de planches mal-jointes, patauge côte à côte avec les animaux dans des ruies sombres et fangeuses, vit presqu'exclusivement de légumes et de poisson salé, de viande, de pain, de riz et de fruits secs. Mais arrivent les beaux jours, il s'envole à la campagne, se disperse sur les riants côtes du Bosphore, dans les îles voisines ou dans les villages de l'intérieur. Ce besoin de déplacement, cet instinct de l'homme primitivement sédentaire à la vie nomade, est tellement impérieux que les plus pauvres s'endettent pour le satisfaire.

Alors commence une existence, c'est-à-dire une alimentation toute différente. De carnassier l'homme devient herbivore, c'est à qui consommera le plus de légumes et de fruits. La nature, il est vrai, pourvoit libéralement à ces appétits nouveaux ; mais comme l'horticulture est ici à l'état d'enfance, les alimens végétaux ne durent que le temps strictement fixé par les lois propres à la croissance de chacun, et ils se succèdent avec une rapidité extrême. Cette brève durée de la saison de chaque fruit fait que l'homme, impatient de jouir, les cueille avant leur maturité et s'en gorge outre mesure.

On peut donc dire que les causes qui influent le plus sur les maladies et sur la mort-ité dans ces pays, sont, en première ligne, les grands phénomènes météorologiques d'où dépendent la variation des saisons et le développement de la vie végétale.

A l'appui de ce que nous venons de dire, nous donnerons un tableau de la mortalité par mois, comparée avec les principaux phénomènes de l'atmosphère correspondans :

MOIS.	DÉCÈS.	TEMPÉRAT. MOYENNE.	COMB. CONTI.	COMB. GRADE.	COMB. JOURS.	VENTS.	CALME.	PLUIE.	NEIGE.	BAROM. MILLIM.
Moyenne et totaux.	3066	14,4	3318	1093,5	4,5	1,160	3,6	1,5	0	756
Janvier.	5,5	3,4	3,5	3,5	3,5	3,5	3,5	3,5	3,5	3,5
Février.	5,5	3,5	3,5	3,5	3,5	3,5	3,5	3,5	3,5	3,5
Mars.	5,5	5,5	5,5	5,5	5,5	5,5	5,5	5,5	5,5	5,5
Avril.	5,5	9,1	9,1	9,1	9,1	9,1	9,1	9,1	9,1	9,1
Mai.	5,5	14,5	14,5	14,5	14,5	14,5	14,5	14,5	14,5	14,5
Juin.	5,5	19,1	19,1	19,1	19,1	19,1	19,1	19,1	19,1	19,1
Juillet.	5,5	19,1	19,1	19,1	19,1	19,1	19,1	19,1	19,1	19,1
Août.	5,5	19,1	19,1	19,1	19,1	19,1	19,1	19,1	19,1	19,1
Septembre.	5,5	19,1	19,1	19,1	19,1	19,1	19,1	19,1	19,1	19,1
Octobre.	5,5	19,1	19,1	19,1	19,1	19,1	19,1	19,1	19,1	19,1
Novembre.	5,5	14,5	14,5	14,5	14,5	14,5	14,5	14,5	14,5	14,5
Décembre.	5,5	9,1	9,1	9,1	9,1	9,1	9,1	9,1	9,1	9,1
Janvier.	5,5	5,5	5,5	5,5	5,5	5,5	5,5	5,5	5,5	5,5
Février.	5,5	3,5	3,5	3,5	3,5	3,5	3,5	3,5	3,5	3,5
Mars.	5,5	3,4	3,5	3,5	3,5	3,5	3,5	3,5	3,5	3,5

La colonne des décès représente la mortalité moyenne des années 1846, 1847 et 1848 (abstraction faite de l'influence épidémique) ; pour rendre les rapports plus apparents, nous avons pris la mortalité d'un jour moyen de chaque mois.

La colonne thermométrique présente, en degrés centésimaux, la température moyenne d'à peu près sept années d'observations faites trois fois par jour tant à Péra qu'à Bébek, village situé au milieu du Bosphore ; celles des années 1840 à 1845 ont été recueillies par plusieurs missionnaires américains auxquels la science est autant redevable que la religion ; celles de 1847 par M. Noé, conservateur du musée de l'ecole impériale de medecine, et celles de 1848 et 1849 (jusqu'à la fin d'août) par l'abbé Regnier, professeur de physique au collége français de Bébek.

Les vents sont rédaits aux deux directions qu'ils affectent plus fréquemment. La première comprend les vents du nord, nord-ouest et nord-est, la seconde celles du sud, sud-est et sud-ouest. Les chiffres expriment le nombre de jours pendant lesquels le vent a soufflé dans l'une ou l'autre direction. Ce tableau nous a été communiqué comme étant le résultat de dix années. Nous ajouterons, toutefois sans indisrétion, qu'il est l'œuvre d'une dame aussi aimable qu'instruite appartenant à l'une des premières familles arméniennes-catholiques de ce pays.

Nous devons la connaissance de la quantité de pluie tombée, au révérend M. Hamelin, directeur du collége américain de Bébek et physicien des plus distingués. Les chiffres expriment en millimètres la quantité moyenne de pluie tombée pendant les trois années 1846, 1847 et 1848. Le vent dessiné à recueillir la pluie était placé dans une cour très ouverte, élevée d'environ quarante mètres au-dessus de la mer.

Enfin les observations barométriques appartiennent au savant et consciencieux professeur du collége français dont nous avons déjà fait mention. Elles ont été faites trois fois par jour à quatre heures du matin, à midi et à huit heures du soir, avec un baromètre de Gay-Lussac situé à trente mètres au-dessus du niveau de la mer ; elles ne concernent que l'année 1848. La température de la colonne de mercure a été constamment réduite à zéro degré. Un accident éprouvé par l'instrument fit suspendre les observations pendant plusieurs mois ; les chiffres accompagnés d'un point d'interrogation indiquent cette lacune et ne sont, en conséquence, que le produit d'un calcul approximatif basé sur les rapports observés entre la température de l'atmosphère, l'état du ciel et la direction des vents en 1848.

Nous devons au lecteur l'indication des sources où nous avons puisé les élémens du tableau ci-dessus. Ce tableau est intéressant sous plus d'un rapport.

Il est tout d'abord que les mois où il y a le plus de décès sont ceux précisément où s'observent les extrêmes de la température, tandis que la plus faible mortalité a lieu dans les mois où le thermomètre se rapproche le plus de la moyenne annuelle.

A ce point de vue le climat médical de Constantinople peut se diviser de la manière admise par les météorologistes :

1° décembre, janvier, *février* — saison froide et humide, oscillations brusques de la température ;

2° *mars*, avril, mai — saison de transition de l'humidité à la sécheresse ; tempêtes.

3° juin, juillet, *août* — saison chaude et sèche. Prédominance des vents du Nord ; quelques jours d'*ucurbitacées* ; *maximum des décès.*

4° *septembre*, octobre, novembre — saison tempérée ; orages, pluies tièdes ; fruits sucrés ; *minimum des décès.*

Nous avons souligné dans chaque saison, le mois qui donne le plus de décès afin que l'on saisisse mieux la marche alternativement croissante ou décroissante de la mortalité.

Les rapports que nous venons de signaler entre la température et les maladies sont réels ; mais on doit reconnaître qu'ils sont encore modifiés plus ou en moins par la manière de vivre des habitans suivant les saisons. Nul doute qu'abus des légumes crus, des fruits acerbes ou aqueux contribue à accroître la mortalité dans les mois de juillet et d'août. Aussi la dysenterie et les affections graves du tube digestif y sont elles plus fréquentes qu'à toute autre époque de l'année. Sur cinq cent quarante décès annuels par la dysenterie, deux cent quarante on près de la moitié ont lieu dans ces deux mois seulement. On y observe également le tiers des typhoïdes et des gastro-entérites déclarées dans l'année. Presque toutes les maladies qui surviennent dans cette saison, tendent à une terminaison fâcheuse. C'est l'époque où la plupart des affections chroniques, où les phthisiques et les vieillards arrivent au terme fatal. Les avortemens y sont plus nombreux et, si on peut le dire, plus prématurés. Presque toutes les femmes sont enlevées par les convulsions ; l'apoplexie affecte spécialement les adultes. La rougeole et la variolate régnent particulièrement au mois de juin ; mais les décès sont energistes dans le mois suivant. Cependant nous remarquerons qu'au milieu de tant de maladies qui surgissent en cette saison, le choléra-morbus est à peu près inconnu, même à l'état sporadique. Depuis huit ans que nous habitons Constantinople nous n'avons rencontré aucun cas de cette maladie, jusqu'à l'apparition de l'épidémie, et nous tenons de notre vénérable et docte confrère M. Mac Goffock, qu'aucun fait de ce genre n'est non plus présenté à son observation depuis trente ans qu'il exerce dans ce pays.

La seconde époque nécrologique (janvier et *février*) se distingue surtout par la fréquence des affections catarrhales, par les inflammations des bronches et du parenchyme pulmonaire. Le coryza, la grippe, la coqueluche et la variolate y prennent fréquemment la forme épidémique, et marqué beaucoup moins de malignité que dans les autres pays. Les convulsions font périr presqu'autant d'enfans que dans le mois d'août.

Il paraîtrait que le plus grand nombre des naissances aurait lieu dans cette saison, car nous trouvons au mois de février la coïncidence remarquable du triple *maximum* des décès de femmes en couches, des décès de nouveau nés et des mort-nés. Ce rapprochement indiquerait que le plus grand nombre des conceptions datent du mois de mai. On y trouve ici une influence directe des saisons ; car c'est à la mi-mai seulement que le beau temps commence à paraître à Constantinople. N'oublions pas cependant que le mois de mai suit de très près l'abstinence du carême et les réjouissances de Pâques, et que les chrétiens forment une grande partie de la population.

Les autres mois, après celui de février, où il y aurait le plus de naissances, sont ceux de septembre, novembre et mars.

Nous avons dit précédemment que parmi les chrétiens-rayas il naissait annuellement six mille enfans. Les registres de l'office sanitaire portent à soixante le nombre des femmes de cette classe qui ont succombé dans l'œuvre de la parturition ; cela fait un décès sur cent accouchées. En appliquant ce procédé aux diverses nations qui composent la population de Constantinople nous avons trouvé :

Chez les Juives	1 décès	sur 90	accouchées
» Grecques	»	» 92	»
» Arméniennes	»	» 111	»
» Catholiques	»	» 120	»
» Musulmanes	»	» 153	»

Ainsi les nations juive et grecque sont celles qui ont perdu le plus de femmes en couches ; c'est le contraire pour les musulmans et les catholiques. Certainement ces différences n'ont pas leur cause dans la constitution physique de ces peuples ; mais elle dépendent très probablement du régime, du caractère, des préjugés et des usages propres à chacun d'eux. (1)

(1) Voir le N° 190 du *Journal de Constantinople.*)

(1) Nous avons extrait ces observations du *the American journal of science and arts ; second series, vol. II. novembre 1846. Nee Haven.*

(1) Pour montrer encore combien la manière de soigner les accouchées influe sur la terminaison heureuse ou funeste de leur état nous rapporterons quelques faits observés dans les hospices des principales villes d'Europe.

A Londres en 1750 il mourait 1 accouchée sur 42